

Extrait de : Caïn, l'énigme du premier criminel

« **Caïn, levez-vous !** »

« Vous avez tué votre frère par dépit parce que votre offrande a été refusée par Dieu alors qu'il a agréé celle de votre frère. Mesdames, Messieurs les Jurés, c'est une affaire simple qui se juge rapidement avec une sentence frappée au coin du bon sens et une condamnation lourde, sans ambiguïté, du genre à marquer les esprits. Je vous rappelle qu'il s'agit du premier crime de l'humanité et qu'il convient donc d'appliquer un châtiment exemplaire, histoire d'ôter l'envie aux hommes de recommencer. »

Eh bien, contrairement à ce qu'on attendait, cela ne se passe pas comme ça, ce réquisitoire imaginaire n'est pas du tout suivi : non seulement le prévenu n'est pas condamné à la peine capitale selon la loi du talion (il a quand même assassiné son frère), mais il bénéficie d'un sauf-conduit (un signe de protection au front), d'une totale impunité (personne ne peut le tuer), et sa sanction est un quasi non-lieu, (Allez, circule, tires-toi, fous le camp) ; et en plus, sa condamnation à l'errance dont on charge le portrait avec force trémolos dans la voix « tu seras errant et vagabond sur la terre », il s'en affranchit 4 versets plus bas... en fondant une ville ! Etonnant, non ?

A croire que cette affaire est beaucoup plus complexe à juger qu'il n'y paraît. Il se pourrait bien qu'elle soit un véritable casse-tête juridique. Peut-être même contient-elle l'invalidation du Juge Suprême l'empêchant de remplir sa fonction. Ou bien, des attendus...inattendus rendent-ils impossibles jugement et condamnation ? Va-t-on découvrir que l'assassin n'était pas responsable de son mobile, de ses motivations ? Peut-être y a-t-il été conduit par d'autres, y compris à leur insu ?

1) DE L'ORIGINE DE L'INVESTISSEMENT...

L'inversion

Comment peut-on être meurtrier ? Qu'est-ce qui rend un individu criminel pour un motif qui laisse la personne d'à côté indifférente ? L'histoire de Caïn et de ce qui pousse au crime, va nous dévoiler le processus de notre *investissement* de certaines idées ou représentations, voire même de ce qu'on croit être des valeurs (être le premier / l'unique aimé, détenir la vérité, etc.). C'est parce qu'on les investit démesurément qu'on en vient à tuer. Et pas seulement par égarement personnel. Car ce phénomène peut aussi être collectif, partagé par le groupe social, comme nous le montrent les différents fanatismes présents ou passés (guerres de religions, nazisme, impérialismes soviétique ou américain, etc.). Ce qui au départ n'était que l'investissement d'un concept (donc révisable), est devenu tellement « nous-mêmes » qu'aucun retour en arrière, ou remise en question de cette représentation ne semble possible. « Nous-mêmes », voire plus que nous, en fait cet investissement d'une idée s'est transformé en une sorte d'entité suprême (Sens de l'Histoire, Dieu, Homme supérieur, libéralisme économique, Progrès, etc.), existant en elle-même. Et au nom de cette figure on est prêt à tout, y compris à contredire par nos actes les valeurs que concentre cette notion dont on se réclame (bien de l'humanité, miséricorde divine, amour du prochain, ou lois du marché quand elles nous arrangent).

D'identité

On sent bien, à cette contradiction qui caractérise le fanatisme individuel ou de groupe, qu'il s'y joue quelque

chose, non de l'ordre du rationnel, mais d'un *investissement* d'ordre *affectif*. L'affectivité, noyau de la personne et moteur de ses actes, est tellement impérieuse qu'elle peut battre en brèche l'impératif de cohérence interne de chaque individu : ne pas contredire par ses actes ce qu'il dit qu'il fait ou ce en quoi il croit. Cette contradiction peut n'être pas perçue en tant que telle ; comme le raciste dont le plus proche ami est noir et qui continue à tenir des propos racistes. L'affirmation est plus forte que ce qu'elle affirme au point d'en contredire le contenu et de ne pas voir cette contradiction. Parce qu'elle est *affirmation de soi* elle est toujours de mauvaise foi... en toute bonne foi !

Car ce qui est investi c'est une *image de soi* dans laquelle on se sent bien. Ensemble de représentations (rocker, Révolution, etc.), de valeurs (musique, réussite, Internationalisme), de comportements (habillement, militance) et d'échanges avec d'autres, elle prend le nom d'une idéologie, d'une religion, ou d'un label. Cet « ensemble » fonde (au sens également d'alliage) *une identité* à l'individu et le dote d'un cadre de référence. Qu'entend-on par « identité » ? Une représentation dans laquelle on se reconnaît suffisamment, même sans preuves objectives. « Se reconnaît » c'est-à-dire qui nous renvoie une image de nous-mêmes qui nous plaît, nous justifie à nos propres yeux ou au regard d'un ensemble social.

Contrairement à une idée reçue, nous avons non pas une mais plusieurs identités : on est autant le fils de sa famille (même parvenu à l'âge adulte), que son code APE des métiers ; mais on se sent tout autant syndicaliste ou membre de tel club sportif. « Autant » n'est pas exact car on pondère différemment chaque élément de cette mosaïque qu'est le moi en ses différentes facettes ; on privilégie une « identité » qui devient notre *référence* prépondérante. Celle-ci apparaît alors comme ce qui *donne sens* à la vie de monsieur X : il est (ou pouvait se dire) communiste, musulman, fan de Johnny, chrétien,

antisémite, supporter de l'O.M.¹, etc. De même que l'identité professionnelle n'est pas que le moyen de payer ses factures mais *légitime* notre place dans l'utilité sociale (on est charpentier, cadre sup. ou technicien de surface).

En identification

Au début, cet ensemble *affirmation - image de soi - identité* répondait au besoin initial de fondation, et pour cela se référer à quelque chose de supérieur à soi était considéré comme une valeur². Puis cette référence, ce corpus de représentations (idéologie politique, religion, sport, réussite sociale, etc.) se trouve investie en tant que valorisation de la personne elle-même. Plus l'individu s'y investit, moins il fait de différence entre lui et cette image. Ce qui l'identifiait, maintenant il s'y identifie, totalement. Au point de la défendre comme sa propre chair et éventuellement au prix de sa vie. Y compris le simple supporter « fada » de l'O.M. : il fait don de sa vie à son club, comme la nonne se donnait à Jésus. On va le voir avec Caïn, l'envie d'être plus, (voire même supérieur aux autres), de se fondre dans un Tout valorisé (Dieu, le meilleur club de foot, le Communisme, l'entreprise leader, etc.), se mue en certitude d'être dans le vrai. Or ce n'est pas la même chose, en faisant cela on opère plus qu'un glissement, on change de *nature*, on devient fan de..., moine-soldat, militant, etc. Il devient alors nécessaire de prendre le monde entier comme *interlocuteur* (capitalisme ou communisme doivent être universels, la star mondiale, le sportif ou l'équipe champions du monde). On doit *prouver* non plus seulement ce qu'on avance mais *ce qu'on est* en gagnant la coupe, en conquérant le monde, en convertissant les autres, etc.

¹ Olympique de Marseille, équipe de foot.

² On ne juge pas ici le contenu de tel ou tel corpus ou référence, on observe simplement le processus à l'œuvre.

Alors que le processus de développement, tel qu'on le voit chez l'enfant, va de l'identification (à telle ou telle figure admirée) à l'identité (celle qu'il se constitue), c'est le contraire qu'on observe avec le fan et plus encore avec le fanatique : de l'identité personnelle à l'identification collective, il dissout son individualité dans une marque. Le paradoxe est que le fanatisme constitue une perte d'identité par plus d'identité, en fait par un surplus d'identification. Cette deuxième peau, telle la tunique de Nessus (qui brûle celui qui l'endosse et ne peut plus l'enlever), se mue alors en une sorte de virus prenant le contrôle de l'individu et polarise ses activités, privées d'abord puis publiques.

Lisez la suite dans *Caïn, l'énigme du premier criminel*, disponible sur ce site en version papier, ou PDF, ou en Kindle sur Amazon.